

Perspective **L'époque est aux cadavres, assurément!**

Myriame El Yamani

Volume 12, numéro 1, octobre–décembre 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34009ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

El Yamani, M. (1992). Perspective : l'époque est aux cadavres, assurément!
Ciné-Bulles, 12(1), 22–23.

L'époque est aux cadavres, assurément !

par Myriame El Yamani

Cadavre encombrant, même pour un étudiant en médecine légale, dans **la Sentinelle** du Français Arnaud Desplechin, cadavre dont le cercueil sert ensuite de garde-manger, dans **le Chêne** du Roumain Lucian Pintilie ou cadavre idéologique d'un référendum frauduleux à Terre-Neuve, dans **Secret Nation** du Terre-Neuvien Michael Jones. La mode est au morbide, et il faut croire que l'époque actuelle passe beaucoup de temps à transporter ou évacuer ses cadavres pour mieux saisir le présent.

C'est dans le dernier film de Lucian Pintilie qu'on retrouve le plus de cadavres, d'abord physiques, comme dans la première scène de massacre montrée en superposition avec l'agonie d'un colonel de la Sécouritate, qui n'est pas sans rappeler la fin du régime des Ceausescu. Film hautement politique, non dénué d'humour, noir bien sûr, l'auteur du

Chêne aura attendu près de 23 ans pour combattre l'interdiction de **la Reconstruction** (1969), la plus controversée de ses réalisations. Mais il y a surtout beaucoup de cadavres émotifs et idéologiques dans ce film, que le cinéaste qualifie de « Roumanie, année zéro ». Présenté comme une catastrophe sans fins, une sorte d'apocalypse, **le Chêne**, se veut un regard lucide sur la Roumanie d'aujourd'hui, celle d'êtres humains qui doivent survivre, lorsque l'incontrôlable devient banal, quotidien. L'espoir, c'est justement cet arbre, symbole de force, de longévité, de récompense aussi, pour un avenir qui ne peut être que meilleur. « À quels moments l'irresponsabilité assumée, l'esprit macabre de l'humour dont nous autres, Roumains, sommes si fiers, cessent d'être un bouclier invulnérable? », telle est la question primordiale que Lucian Pintilie pose avec ce film, de l'ordre des chefs-d'œuvre.

Des films sur des procès politiques, nous en avons vu des centaines, (**l'Oreille**, par exemple, du Tchécoslovaque Karel Kachyna), mais la combinaison de la force d'évocation de ces cercles infernaux, du ton désinvolte mais profondément juste des acteurs, des images parfois insoutenables va renforcer cette vision d'une Roumanie à construire. À partir d'un couple, Nela, la fille du Colonel, et Mitica, jeune médecin qui croit en une société plus démocratique, nous traversons les désastres naturels, le terrorisme politique, les actions militaires, etc., sans pour autant s'apitoyer sur le sort de ces êtres humains. Au contraire, la caméra virevolte dans un rythme saccadé, ne nous laissant pas le temps de souffler ou de sentir le profond malaise ambiant nous envahir. Film sans complaisance, où les images collent parfaitement au désespoir et à la volonté de s'en sortir coûte que coûte, **le Chêne** reste pourtant très séduisant dans sa forme. On a l'impression d'assister à un cinéma véritable, sans redites, sans effets de manche, simplement le travail au corps, pas après pas, de l'absurde et du macabre jusqu'à la révélation de l'amour de nos deux protagonistes, sous l'arbre, comme pour sceller leur espoir. Loin de la caricature, chaque personnage, de Titi l'illuminé au père resté fidèle au régime, en passant par les paysans qui feignent de s'amuser et à la Sécouritate qui en profite pour faire son marché noir, est merveilleusement campé dans ce tourbillon d'émotions très vraies et surtout très marquantes.

La Sentinelle, le premier long métrage d'Arnaud Desplechin, après son court métrage très intéressant, **la Vie des morts**, se penche aussi sur les cadavres, mais cette fois-ci de manière plus « scientifique ».



La Sentinelle d'Arnaud Desplechin

plus systématique et plus physique. Mathias Barillet (remarquable Emmanuel Salinger) a 25 ans, est fils de diplomate et poursuit ses études en médecine légale. Il vit avec les morts, en quelque sorte, les dissèque avec minutie, les analyse à la loupe. Timide, renfermé sur son monde, presque anti-social, il va lui arriver une aventure peu ordinaire. Une tête humaine, réduite à la manière des Indiens Jivaros, se retrouve dans ces bagages, alors qu'il rentre à Paris. D'abord dégoûté par ce fragment d'humain, il en devient fasciné jusqu'à la déraison et la folie meurtrière. Car cette tête n'est autre que celle d'un espion russe, dont les milieux diplomatiques voulaient justement se débarrasser.

Présenté sous forme de sketches, **la Sentinelle** suit la complexité de Mathias, son désir paranoïde de chercher la vérité. Si ce film arrive à nous tenir en haleine, malgré les scènes presque insoutenables de dissection de la tête, c'est qu'on a l'impression que tout peut se produire à chaque instant, qu'on peut à tout moment tomber dans l'irréparable. Il n'y a pas de mise en scène bien polie, au contraire c'est plutôt une surenchère de petites phrases sans fin, de plans de personnages obstrués par des objets ou d'autres personnages, qui vient marquer cette instabilité constante dans laquelle on se trouve. Reste que ce film, aux allures policières et fantastiques, pose des questions essentielles, mine de rien. Du genre, comment prendre sa place dans ce monde qui nous laisse peu de répit, après avoir pensé à tous ces morts de notre passé, des charniers de la Deuxième Guerre mondiale aux complots et pouvoirs destructeurs de la guerre froide ? La réconciliation entre l'Est et l'Ouest passe-t-elle par cette remise en question de l'Histoire, cette résurgence des morts, cette obligation de ne pas oublier ? Sûrement, si l'on suit le parcours initiatique de Mathias, qui ne peut conduire qu'à une impossibilité de vivre le présent sans comprendre le passé.

Autre cadavre, mais cette fois-ci, beaucoup plus symbolique : la face cachée de Terre-Neuve et de son rattachement à la Confédération canadienne en 1949. Sujet d'une brûlante actualité, en ces temps de référendums à tous vents, **Secret Nation** de Michael Jones n'est pas un film destiné uniquement aux Terre-Neuviens. Il s'adresse, d'une manière très irrévérencieuse et très drôle, à tous les Canadiens et Canadiennes en mal de pays et surtout à nos politiciens qui vont tout mettre en œuvre pour persuader du meilleur ou du pire. Frieda (Cathy Jones) a quitté Terre-Neuve et soutient la thèse que la province la plus éloignée et la plus discréditée dans le reste du

pays, la plus pauvre aussi, n'est pas entrée de plein gré dans la confédération. Les résultats du référendum (48 p. 100 pour l'indépendance contre 52 p. 100 pour la confédération) auraient été truqués, la population bafouée par les autorités britanniques et canadiennes de l'époque. Même le père de Frieda (Michael Wade), qui avait jadis participé au grand débat entre partisans du pour le Canada (Smallwood, qu'on retrouvera mourant à l'hôpital et toujours silencieux) et ceux du contre (Cashtin), n'est pas très loquace. Mené tambour battant, dans le style d'enquête policière, ce film pose toutes sortes d'interrogations sur le devenir de ce pays et nos politiciens pourraient y jeter un coup d'œil avant de plonger dans les clans du oui ou du non.

Les prises de vues sur Terre-Neuve sont magnifiques, mais plus encore, c'est le puzzle de tous ces personnages, anti-héros, voire ordinaires, qui est particulièrement bien mis en scène. On est très vite happé par le sujet, et Michael Jones sait tenir le suspense jusqu'au bout. Quelques scènes sont admirables, comme le bal masqué historique et l'apparition de cette petite vieille-fantôme, qui a l'air de s'amuser autant que nous. Des clins d'œil aussi à ces « jokes de Newfies » qui, bien sûr, s'adressent à la descendance des gens de la ville, comme ceux de Montréal, et que Michael Jones parsème ici et là, comme pour affirmer sa fierté d'être Terre-Neuvien. Car, au fond, c'est notre conscience qui gardera ce cadavre empoisonné d'avoir négligé ce bout de pays et empêché peut-être une autre indépendance ! ■



Le Chêne de Lucian Pintilie